

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

A propos d'un rhume que j'attrapai en allant visiter
mon Oncle parce que l'usage le voulait ainsi
/ Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 194-196

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A propos d'un rhume que j'attrapai
en allant visiter mon Oncle
parce que l'usage le voulait ainsi

Qui peut se vanter d'être parfaitement heureux dans cette vie ? Toujours il y faut quelque manque, quelque dommage. Ainsi en fut-il pour moi l'an passé, quand je me rendis chez mon vieil oncle, au presbytère de Cambrex, où venait de le nommer son évêque pour qu'il y finisse ses jours dans la paix et l'entourage d'âmes simples et bienveillantes.

Mon oncle m'avait écrit : « Mon enfant, dis à tes parents que je te veux pour Noël jusqu'à la veille du premier jour de l'an. Viens voir ma nouvelle demeure, une délicieuse bâtisse 18^{me} siècle ; un perron sur le devant, (ç'avait toujours été son rêve, un perron sur le devant) ; tu trouveras des livres, et dans le salon une vaste cheminée

où nous ferons flamber la grosse bûche chaque soir, pendant notre partie de trictrac. Je t'attends.

Ton oncle.

Curé de Cambrex. »

Je me mis en route, enchanté des quatre jours à passer près de ce cher vieux prêtre, un peu idéaliste et tout à fait ancien régime ; — souliers à boucles et tabatière d'argent, et aimant fort, le soir après son repas, une partie de trictrac — et je me préparais tout le long du trajet, à le taquiner à mon aise sur la bienveillance de son évêque, qui avait fait de lui un second « Monsieur de Cambrex » sans pour cela le mettre en exil !

« L'homme propose et Dieu dispose ! » J'ai lu ça je crois, au bas d'un feuillet de calendrier, et pourtant c'est une vérité, car il n'arriva rien de ce que je m'étais proposé.

A la station de Bregnard où je devais descendre, pas d'oncle qui m'attende, mais un jeune Monsieur français qu'il avait député à ma recherche, et qui me tendit la main pour descendre du train. C'était courtois. Mais ce le fut bien plus, quand un quart d'heure durant il fallut se présenter l'un à l'autre.

C'est l'usage, que voulez-vous !

Cependant à vrai dire, j'étais un peu gêné et je laissai au jeune Monsieur français l'honneur de débiter.

« Or donc, me dit-il, je suis Monsieur...vous permettez Monsieur que je me présente ? »

« Mais Monsieur... mais Monsieur ! »

« Je suis Monsieur de Fontaine. »

« Ah ! charm... » mais allez dire un mot. Mon jeune Monsieur était loquace et il avait tout une phrase à me dire.

« Je suis Monsieur de Fontaine, je suis venu vous quérir en place et lieu de Monsieur le Curé qui est fort occupé. (Mon oncle fort occupé ! !) Je suis enchanté de cette occasion qui me vaut, Monsieur, l'inappréciable... »

« Mais Monsieur... mais Monsieur. »

« l'inappréciable, reprit-il, bonheur de vous connaître ».

« Mais... »

« Je suis ici pour quelque temps encore et je compte bien que nous ferons plus ample connaissance et que... »

« Mais com..., allais-je dire, et je le vis, qui me faisait une profonde révérence pour reprendre son souffle. Bon ! me dis-je, à mon tour maintenant. Je fis une révérence, très profonde aussi et j'allais me lancer.

« Je suis vraiment, Monsieur... » mais il m'interrompit.

« Monsieur, si vous le voulez bien, je vais vous conduire chez Monsieur le Curé. »

Inutile de répondre, car il avait déjà commencé autre chose : « Je... je... je et je... et je... », il m'en envoyait à la figure bien plus que je n'en voulais. Un peu blessé que l'on fit si peu de cas de ce que je voulais dire, je me contentai d'esquisser un sourire, puis nous nous mîmes en route. Trois pas nous fîmes en silence, puis il se retourna.

« J'ai un ami qui est venu avec moi, vous chercher. Vous permettez, Monsieur, que je vous le présente ? »

« Mais, avec grand plaisir ! » et je songeais tristement que pendant un nouveau quart-d'heure, j'allais être contraint à me geler les pieds. On entre à la salle d'attente.

« Vous savez, Monsieur, mon ami est un charmant homme, très intelligent, très bon, mais... un peu timide ».

« Ah ! » et je soupirai : « Plût à Dieu que tu le fusses autant que lui ! »

Enfin, l'ami arrive. Présentation, sourire, compliments, protestations et révérences, tout fut bien fait ; que voulez-vous, c'est l'usage ! et nous nous mîmes en route pour le presbytère où le jeune Monsieur français qui me tendit la main pour descendre du train s'était courtoisement offert de me conduire.

L'usage, sans doute, le voulait ainsi et me valut un bon rhume et une vraie toux de poitrinaire qui me firent garder le lit pendant huit jours, chez mon oncle.

Jacques du MARTOLET